

🕒 Quelques aspects de l'histoire des thermes de Forges-les-Eaux – Dr Tailleux (séance du 31 octobre 1990)

XIV^{ème} siècle : cure hypothétique de la reine Blanche d'Evreux ?

Début XVI^{ème} siècle : légende du cheval des moines de Beaubec "miraculeusement" guéri en paissant de l'herbe ferrugineuse ?

XVI^{ème} siècle : découverte de la valeur médicinale des eaux de Forges par Nicolas de Moy, seigneur de Veraines et de Riberpré en 1573.

1633 : Cure à Forges de Louis XIII, Anne d'Autriche et de Richelieu.

Corneille joué à Forges.

(en 1638 naissance de Louis XIV

en 1640 naissance de Philippe d'Orléans : le couple royal attendait depuis 23 ans ces naissances : elles sont d'emblée "attribuées" aux Eaux de Forges).

1641 : Le Duc d'Enghien.

1656-1657-1658 : Anne-Marie-Louise d'Orléans, Duchesse de Montpensier dite "La Grande Mademoiselle"

(et 12 cures ensuite à Forges de 1661 à 1674)

1689 : Madame de Sévigné traverse Forges, sans probablement, s'y arrêter : la fin d'un mythe.

1707 : Le Duc de Saint Simon

Madame de Pontchartrain.

1715 : La Duchesse Saint Simon.

1724 : François-Marie Arouet, qui depuis 1718 se fait appeler "Voltaire" arrive en cure à Forges.

En venant chercher en terre normande le rétablissement d'une santé dont il faut bien avouer qu'elle n'était guère florissante, Voltaire ne se trouve pas en pays inconnu.

Des affinités aussi fortes qu'anciennes le liaient en effet au Duché, s'étant lors de ses humanités au Collège des Jésuites de Clermont (devenu Lycée Louis le Grand) lié avec le fils d'un conseiller au Parlement de Normandie, le Cormier de Cideville, qui succédera à son père dans les mêmes fonctions.

Il ouvre à Voltaire les portes de la bonne société normande dont les figures les plus marquantes sont la marquise de Villette, petite-fille de Thomas Corneille, ainsi que De Bernières, président du Parlement de Normandie et son épouse chez lesquels il séjourne en 1723, au château de la Rivière-Bourdet près de Quevillon.

Le 4 Novembre de la même année il contracte la petite vérole, dont il guérit au prix d'une asthénie impressionnante, malgré les soins de docteur Gervasi.

Sur les conseils de celui-ci, et sans doute à cause de leur immense renommée, il se décide à prendre les eaux à Forges, où il arrive, épuisé, à la mi-juin 1724.

Son séjour dans la ville d'eau brayonne, outre les souvenirs marquants qu'il y laissa, nous est assez bien connu par sa correspondance datée de Forges, ainsi que par les écrits qui virent le jour. Voltaire arrive aux Eaux, confiant en leur légendaire efficacité, et dès sa première lettre à la présidente de Bernières, il n'hésite pas à déclarer " Je crois que les eaux me feront grand bien puisqu'elles ne me font pas de mal", assertion que n'eût pas renié Monsieur de la Palisse !

Mis en veuve, il écrit quelques vers à la Duchesse de Béthune mais, dit-il, "comme ils sont faits à Forges, où l'on n'en a jamais fait de bons, je n'ose vous les envoyer".

Ils sont, de fait, passablement ampoulés, ce qui ne l'empêche pas de les envoyer tout de même ! A peine un mois après son arrivée, emporté par l'euphorie d'une vigueur renaissante il écrit à la présidente de Bernières : "Les Eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à respirer et à connaître la santé; je n'avais jusqu'à présent vécu qu'à demi."

Si l'action bénéfique des Eaux de Forges n'est pas à mettre en doute dans cette embellie, le régime spartiate et le repos forcé que justifiait le délabrement de son état, sont pour beaucoup dans l'optimiste inaccoutumé de Voltaire.

Tout eut été au mieux dans le meilleur des mondes sans la venue à Forges du Duc de Richelieu, ami de Voltaire et fidèle compagnon de débauche.

Petit-neveu du Cardinal il laissa à la postérité neuf volumes de Mémoires et le souvenir d'un libertin aux innombrables aventures galantes.

Voltaire, qui avant de cracher sur les princes, ne dédaignait ni leur soupe, ni leurs bacchanales, se jeta à corps perdu dans le stupre et l'orgie, trop heureux de voir son ascèse forgionne enterrée avec l'arrivée de ce jeune Duc de 28 ans, officiellement venu prendre les Eaux.

D'Eaux il ne fût plus question, et avec un aplomb aux limites du risible, Voltaire accuse celles de Forges qu'il n'hésitait pas la veille à parer de vertus miraculeuses.

Dans une lettre à Thiériot, qui fut plus son parasite que son ami, il va même jusqu'à affirmer "pour moi je ne prendrai plus les eaux : elles me font beaucoup plus de mal qu'elles ne m'avaient fait de bien. Il y a plus de vitriol dans une bouteille d'eau de Forges que dans une bouteille d'encre, et franchement, je ne crois pas l'encre trop bonne pour la santé."

Ce qui fut désastreux pour la sienne tenait bien plus d'un goût immodéré pour le jeu et les sucreries. Il se mit à en consommer sans retenue, allant même jusqu'à se vanter, par écrit, de sa goinfrerie. Il est permis, accessoirement, de s'étonner qu'un homme qui fut toute sa vie aussi maigre ait été un aussi gros mangeur !

Quant au jeu, l'énormité des pertes qu'il y fit ne contribuèrent pas à refroidir sa bile, et cynique, il confesse à la présidente de Bernières : "Puisque vous savez mes fredaines de Forges, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon, selon ma louable coutume de faire tous les ans quelque lessive au jeu".

Le terme de "lessive" est un euphémisme car après 2 mois de séjour, Voltaire doit quitter Forges le 15 Août 1724 avec une "fièvre double tierce". Il déclare sans ambages, en guise d'adieu : "Les Eaux de Forges m'ont tué...je suis dans un état mille fois pire qu'après ma petite vérole...avec une gale horrible qui me couvre tout le corps. Je me suis mis entre les mains de Bosleduc qui, à ce que j'espère, me guérira du mal que les Eaux de Forges m'ont fait."

Après une telle charge on eut été en droit de craindre pour la renommée des Thermes de Forges : il n'en fut rien, d'abord parce que ses contemporains avaient sans doute leur opinion sur les mœurs de Voltaire autant que sur l'efficacité des eaux normandes ensuite parce qu'il avait suffi que le grand homme y séjourna deux mois pour ajouter à leur célébrité, quelque'aient été par ailleurs les infamies qu'il répandait sur leur compte.

Si, à l'entendre, la santé et la bourse de Voltaire perdirent gros aux eaux de Forges, la littérature, en revanche, s'enrichit de plusieurs œuvres qui virent le jour.

Bien que s'adonnant sans retenue aux frasques et fredaines, le diable de l'homme trouva en effet le temps. Et en dépit de ses dires, la santé, pour y travailler comme un forcené.

Entre une bordée avec le Duc de Richelieu et un verre d'eau ferrugineuse, il s'attaque à une petite comédie dans le goût de l'époque, en un acte et en vers, "l'Indiscret", ainsi qu'au sixième chant du "Poème de la Ligue", rebaptisé l'"Henriade" dans sa nouvelle version dédiée au prince et à la princesse de Galles, et qui ne compte pas moins de quatre cents vers !

Il modifie en outre, une tragédie en cinq actes, "Marianne", dont le dénouement n'avait pas eu l'heur de plaire au public parisien lors de sa création en Mars 1724, et comme on ne prête qu'aux riches, la tradition lui attribue, enfin, une pièce sur les Eaux de Forges ? Malheureusement personne n'en retrouva la trace, entretenant sans doute ainsi une confusion avec une épître qu'il écrivit cinq ans plus tard à Plombières.

Pour un homme ayant manifesté aussi peu de goût pour le thermalisme et qui, de surcroît, prétendait que Forges n'avait jamais inspiré que de mauvais vers, on ne peut s'étonner d'une telle fécondité. Celle-ci le poussait même à écrire partout et sur n'importe quoi : ainsi griffona-t-il quelques vers au crayon sur un mur de l'établissement thermal, et alla jusqu'à graver son nom à la pointe d'un diamant sur une vitre de la maison qu'il occupait.

Ces autographes illustres étaient encore visibles il n'y a pas si longtemps. Seule sa maison subsiste toujours dans l'actuelle avenue des Sources.

Voltaire aimait également à se reposer au pied d'un chêne, proche des Fontaines et que l'histoire attribua avec une certaine légèreté à Madame de Sévigné.

Il ne fut abattu qu'en 1929.

Venu à Forges malade pour y boire, il en repartit malade d'y avoir trop festoyé, incriminant les Eaux avec une impudence dont personne n'était dupe, pas même lui ; une preuve s'il était nécessaire de la fournir, réside dans son attitude à l'égard des eaux de Plombières, qu'il prit cinq ans plus tard et par trois fois, et qu'il traita avec la même ingratitude, écrivant à Lekain que : "les voyages des eaux ont été inventés par les femmes qui s'ennuyaient chez elles".

Trouvant enfin une sérénité toute relative sous l'aile protectrice de Frédéric II, il ira jusqu'à accompagner son cher "despote éclairé" aux eaux d'Aix la Chapelle, où le souverain essayait de soulager une goutte chronique sans pour autant, disait-il leur "attribuer le pouvoir de rendre la jeunesse à une vieille canaille". Et concluant sur les stations thermales : "la morgue du rang est la seule maladie qu'on y guérisse", allusion probable à l'égalité des buveurs face à la maladie et aux effets des sources que son scepticisme n'épargna guère !

Impitoyable pourfendeur des malades imaginaires dont il fut cependant l'archétype, Voltaire, malgré ses invectives, aura donc beaucoup fait pour la notoriété du thermalisme en général et celui de Forges en particulier.

Sur le tard, la nostalgie aidant, il ira même jusqu'à regretter ce qu'il avait jadis abhorré, en des termes où le sarcasme le cède à une ironie non dénuée d'une pointe de tendresse : "Les eaux de Forges, eaux mirifiques, fontaine de Jouvence ! Sources divines : la Royale, la Reinette et la Cardinale ! Elles guérissaient en ce temps là de toutes choses : de l'ennui, du temps, des vapeurs, d'un mari, d'une ride, d'un veuvage, d'un regret, d'un souci, d'un amour. Elles guérissaient le cœur, les nerfs et l'amour-propre, de toutes les maladies dont l'espoir guérit ...

Elles étaient le remède à la mode, le premier et le dernier mot de la jolie médecine, l'espoir des femmes qui n'étaient point mères, le triomphe de celles qui étaient jolies, le théâtre des grandes faiseuses, le salon de thé de la bonne compagnie, l'hôpital le plus plaisant qu'il fût.

Les malades y devenaient d'ordinaire les mieux portants du monde. Ils avaient pour régime de s'habiller et de s'habiller encore, de sourire, de plaire, de vivre le jour et de vivre la nuit, d'être aux courses et aux visites, de faire des lessives au jeu et des saluts à la promenade, de risquer à tout propos leur santé, leur repos et leur argent...

C'était un train charmant et bruyant en ce coin de terre normand où Paris venait se reposer de Paris : les tables de jeu ne désemplissaient ; les cris des joueurs ne cessaient ; les amusements ne finissaient ; les auberges ne suffisaient ; les médisances ne chômaient ; les poètes ne s'épargnaient; les vers, les épigrammes, les jeux d'esprit ne tarissaient ; les toilettes nouvelles ne s'arrêtaient ; le vacarme, le mouvement ne s'endormaient ..."

1734 : La Duchesse de Bourbon-Condé
La Princesse de Carignan (et en 1736)

1736 : La Princesse de Carignan
Le Prince de Guise
La Princesse de Courtenay
Ducs, Duchesses, Marquis, Comtes et Comtesses ...

1742 : La Marquise du Deffand

1749 : La Dauphine Marie-Josèphe de Saxe, 2ème femme de Louis de France, Dauphin, fils de Louis XV.
(et qui aura cinq enfants dont les futurs Louis XVI, Louis XVIII et Charles X).

1772 : La Duchesse de Chartres, femme de Louis-Philippe Joseph d'Orléans (qui prendra le surnom de Philippe-Egalité en 1792) et qui donnera naissance à quatre enfants dont le futur Louis Philippe.

1783 : Les Montmorency vendent les thermes à Antoine Cisseville Fontainier en titre.

1792 : André Chénier.

1802 : Bonaparte et Joséphine passèrent à Forges prendre les Eaux.

Suivent des visiteurs également non curistes :

- La Duchesse de Berry
- La Duchesse d'Angoulême dite "Madame Royale"
- Louis-Philippe
- Madame de Staël
- En 1848 Flaubert et sa nièce Caroline.

1860 : Jules Michelet et sa seconde femme Athénaïs Mialaret arrivent en cure à Forges les Eaux.

Michelet épouse Athénaïs Mialaret en 1849 : il a 51 ans, elle en a 23.

Nous savons maintenant par son Journal, qui ne sera publié dans son intégralité qu'en 1959, quel couple insolite pour ne pas dire extravagant ils formèrent.

Plus cacochymes l'un que l'autre, ils passèrent, ils passèrent leur vie entière à épier leurs maux réciproques, se soignant mutuellement, avec un dévouement proche de la dévotion.

On comprend dans ces conditions, l'importance qu'ils accordèrent au thermalisme, à une époque où cette thérapeutique prenait un essor tel, qu'elle deviendra sous le second Empire une institution plus sociale que véritablement médicale.

Dès 1854, on les trouve en Italie aux cures de boue d'Acqui dont les bienfaits inspirent à Michelet des envolées d'un lyrisme débridé : "...Quel spectacle si, la surface de la terre s'enlevant, nous distinguons le travail immense que les eaux font en dessous ... champs, bois, prairies, disparaissent. Laissez-nous voir le souverain laboratoire de la grande mère universelle, ses travaux ignorés pour animer, guérir, restaurer ses enfants..."

Avec les années la fréquentation des stations thermales tomba dans la routine et le ton du Journal quitte cette emphase pour ne plus s'attacher qu'à une suite de récriminations sur le temps trop sec, trop froid ou trop humide, le pays inhospitalier, le logement souvent inconfortable, les transports toujours épuisants parfois périlleux, le tout entrecoupé de multiples observations sur leurs santés respectives, notées avec une précision aussi scrupuleuse que clinique.

Le 4 Juillet 1860, le ménage Michelet quitte Vascueil à 18 heures en direction de Forges les Eaux. La tiédeur étouffante de cette vallée abritée et la "mollesse extrême de la saison" n'ont qu'un effet débilisant sur leur santé. L'air plus vif de Forges ajouté aux bienfaits des Eaux ferrugineuses devrait leur être assurément plus propice, ce d'autant que la chère épouse souffre, entre autres, de troubles gynécologiques, décrits dans le Journal avec une complaisance passablement morbide.

Après avoir, non sans peine, chargé les malles et traversé Argueil, déjà désert à cause de l'heure tardive, les Michelet arrivent à Forges alors que la nuit est avancée.

Là les difficultés commencent : d'abord pour transporter les bagages, ensuite pour trouver un hôtel où passer la nuit.

Le problème des bagages se posait à l'époque avec d'autant plus d'acuité, qu'ils étaient nombreux et encombrants ; celui de l'hébergement ne l'était pas moins singulièrement en pleine saison thermale. L'hôtel Cécile, où ils avaient projeté de descendre étant complet, ils durent se résoudre à passer la nuit "dans une espèce de grenier, près de la chambre d'un conducteur".

Dès le lendemain Michelet se met en quête d'une location : il en trouve une, sur les conseils du docteur Etienne Cisseville pas trop près de l'église "à cause des cloches", marché qu'il conclut à Monsieur Rouault pour la somme de 150 francs.

Pour les repas, ils les prendront à la table d'hôte de l'hôtel Cécile, non sans déplorer la promiscuité que ce mode de restauration implique, et qui était cependant fort en vogue dans les stations thermales.

Les plaisanteries d'un goût souvent épais, les conversations cannières et surtout le bruit (certaines tables d'hôte dépassaient les 100 couverts !), constituaient une épreuve pour des buveurs en quête de calme et de repos. C'était le cas de Michelet qui supporta mal de côtoyer "les jeunes gens bruyants, avec deux petites filles de Paris" et d'ajouter sans aménité : "Ils les mènent comme des femelles qu'on aurait en voyage pour s'en servir. Elles parlent peu et rient beaucoup. Elles sont là comme des meubles. Toutes deux sèches et peu jolies."

En tant que curiste, les Michelet seront un exemple de docilité et d'application pour le docteur Cisseville qui ne sera pas consulté moins de sept fois pendant les trois semaines réglementaires !

Il est vrai que tous deux étant continuellement souffrants, le médecin-inspecteur des Eaux de Forges eut fort à faire, prodiguant conseils et traitements avec une diligence proportionnelle à la célébrité de ses clients et aux honneurs qu'il pouvait ainsi en tirer.

Consulté dès le premier jour sur le choix de la location, il fait visiter son établissement à Michelet, puis son épouse, exhibant le Crénate de fer, et allant jusqu'à envoyer, sur ses augustes malades une note au Journal de Rouen.

Pour Michelet, insomniaque, asthénique et surtout "troublé des entrailles". Cisseville ajoute aux Eaux divers drogues en usage, comme le Diascordium, sorte de potion opiacée antidiarrhéique, mais aussi du nitrate et du valérianate de bismuth, de la Thridace (qui n'est autre que de l'extrait de suc de laitue au pouvoir calmant) et du crénate de fer en pilules.

Enfin, et pour faire bonne mesure, quelques lavements de son et de tête de pavot agrémentés de diètes hydriques confirment Michelet dans le crédit qu'il porte à Cisseville.

Quant à sa femme, tendrement appelée "ma mie" dans le Journal de Michelet, elle présente un fatras payhologique d'où émergent en vrac des migraines, de l'anorexie, des œdèmes des jambes, des coliques et des troubles gynécologiques variés.

Outre les eaux ferrugineuses, si facilement assimilées que Cisseville doit en modérer l'usage, celui-ci lui ordonne conjointement du Castreum (constitué par la sécrétion des glandes préputiales du castor aux vertus stimulantes et antispasmodiques!) du musc, et l'éternelle Thridace.

On peut constater par ces deux exemples, à quel point le rôle du médecin-inspecteur était fondamental pour tout buveur au XIXème siècle, tant par le savant dosage des eaux, que par les prescriptions médicamenteuses parfois complexes dont il avait le secret et le privilège, et qui, pour exotiques qu'elles puissent nous paraître, étaient souvent opportunément indiquées.

Concernant les Michelet, la cure porta ses fruits bien avant qu'elle n'ait pris fin, et sans atteindre la santé, concept qui pour eux ne relevait que de l'abstraction, force est de reconnaître qu'il purent, un peu, s'occuper d'autre chose que de la contemplation complaisante de leurs maux.

Pendant que Michelet visite les tourbières et l'exploitation de couperose, examinant au microscope du crénate de fer, son épouse herborise et fait de longues promenades lorsque le temps le permet.

Le Journal porte néanmoins témoignage d'un climat qui, c'eût été trop beau, est jugé agressif : vent très froid venant de la mer, soleil très chaud l'après-midi, brouillard très épais le soir, pluies qualifiées d'"immenses" !

Nonobstant ces inconvénients météorologiques, Michelet se sent revivre au point que, regardant son épouse avec les yeux d'un mari, il lui vient l'envie de concrétiser un amour que la maladie rendait, par la force des choses, plus platonique que charnel. La Faculté va se charger de briser net cet élan juvénile et le docteur Cisseville, après maintes circonvolutions médico-sémantiques, fait comprendre à Michelet tout le danger d'une telle démarche, singulièrement pour sa femme. Frustré, celui-ci note dans son journal en date du 12 Juin 1860 ; "il paraît que c'est ici la tradition (depuis Louis XIII ?) de ne pas coucher avec sa femme pendant qu'elle prend les eaux. Le chancelier d'Ambray y conduisant son fils et sa bru, Louis XVIII conseilla que le fils fît lit à part ;" et Michelet de conclure par ces mots aussi amers que lourdement équivoques : "Le but, c'est sans doute de reculer pour mieux sauter" !

Cette contrariante intervention de Cisseville va très nettement ternir son image aux yeux de Michelet, au point que, éternelle ingratitude, deux jours avant son départ, il en sera à se demander si le médecin-inspecteur lui fût de la moindre utilité !

Le Journal de Michelet ne fournit que peu d'indications sur son activité littéraire au cours de sa cure à Forges les Eaux. Tout au plus signale-t-il la lecture du naturaliste Quatrefages de Bréau, qu'il admire particulièrement, et dont les travaux inspireront "La mer" ouvrage édité l'année suivante.

Michelet déplore, en revanche, une inaction qu'il se sent incapable de surmonter, ne se contentant d'écrire que le matin. Il est cependant permis de relativiser cette oisiveté lorsque l'on sait que son séjour forgien se situe en pleine publication de sa monumentale "Histoire de France" en 12 volumes, éditée entre 1855 et 1867, période également marqué par la publication d'ouvrages nés de l'attrait de Michelet pour les secrets de la nature et de l'âme humaine parmi lesquels l'Oiseau en 1856, l'Insecte en 1857, la Mer déjà citée, l'Amour en 1859, la Femme en 1860, la Sorcière en 1862, la Bible de l'Humanité en 1864 et la Montagne en 1868.

Le 28 Juillet, après une fin de cure plutôt fatigante pour Michelet, le couple quitte Forges en direction de Fécamp, le cœur néanmoins léger, et descendant la route de Rouen, se mettent, tels deux enfants, à chanter "le petit navire" en vue de Bihorel !

Ainsi s'achevait une cure en tous points médicalement exemplaire, aux confins même de l'ascèse, puisque totalement dépouillée des attributs habituels du thermalisme de l'époque, tels que la table, les jeux, et le culte de Cupidon.

Eternels valétudinaires, les Michelet feront par la suite, un usage intensif des Eaux Minérales, sans qu'aucune d'elle ne leur apporte une guérison, qui eu égard à la multitude de leurs maux, tenait plus de la conquête du Graal que d'une démarche médicalement raisonnable.

Ainsi les retrouvera-t-on à Bagnoles de l'Orne, à Amphion près d'Evian, à Bex en Suisse et plusieurs fois à Aix les Bains où ils séjournent encore en 1873, un an seulement avant la mort de Michelet.

Voltaire, Michelet : deux hommes et deux écrivains si différents, deux immenses historiens portant témoignage de deux siècles si proches et pourtant si dissemblables. Deux conceptions également opposées d'un thermalisme à Forges, symbolisant la vitalité d'une station, qui pendant longtemps, fut considérée comme la première de France, avant d'entrer au XIXème siècle, mais surtout après la première guerre mondiale, dans un lent assoupissement aux allures d'agonie.